

pour arriver à son but. Tout cela serait trop long à vous redire. Une remarque que je fis, c'est que le récit finit juste au bout de l'allée de Charmilles. La dernière syllabe fut prononcée au moment même où ma promenade à l'ombre se termina, et où je me retrouvai au grand soleil.

J'admirai cet étonnant rapport de mots et de pas, et je comparai l'allée de charmilles à une colonne de journal; et je me dis que maint feuilletoniste voudrait savoir le secret de mon cicérone, afin d'arriver ainsi tout juste au bout de son papier.

En sortant de l'allée de charmilles, et après avoir traversé un gazon parsemé d'arbres, je me trouvai en face d'un gros et vieux orme planté par Voltaire :

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue

Que le parc de Versailles et sa vaste étendue (1)

Le tronc est entouré d'une palissade de ronces et de buissons. Car il fallait bien le défendre contre l'empressement des curieux qui ne manquaient jamais d'emporter un morceau d'écorce, et compromettaient l'existence de l'arbre sacré par cette mutilation sans cesse renaissante. L'arbre, pensai-je, est plus heureux que le maître : on protège encore l'arbre, on en prend soin ; pour le maître, personne n'en a plus souci. D'un enthousiasme ridicule, on est passé à un mépris plus ridicule encore. Je me rappelle avoir lu des lignes assez récentes, où l'on cherchait à faire un grand homme de Martin Fréron, et de Voltaire une espèce de Cotin ou de Scudéry. Après cela, ayez donc du génie ; usez donc une longue vie à écrire soixante-dix volumes ; faites-*donc* retentir l'Europe de votre nom !... C'est bien le cas de s'écrier à la manière de Voltaire, qui citait volontiers l'Écriture-Sainte : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

Les jardins parcourus, mon guide me conduisit dans les dépendances du château. Il me fit entrer dans une chambre

(1) Voltaire, épître à M<sup>me</sup> Denis, sur l'Agriculture.